

MICHAËL L. D'ARLEMPDES

MONDARISO

TOME I

~

CATERINA

Michaël L. d'Arlempdes

Mondariso,

tome I

Caterina

© Michaël L. d'Arlempdes, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-0364-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement

Mondariso est un roman historique. L'aventure qu'il relate, bien que fictive, s'appuie sur une trame de fond historique authentique qui vous transportera dans l'Europe du XIX^e siècle¹.

Toutes les descriptions contenues dans ce roman, dans leurs moindres détails, ont fait l'objet de recherches nécessaires à l'objectif d'immersion que se fixe le roman. Les notes en bas de page viendront à cet effet apporter de la richesse au texte.

Bien entendu, pour les besoins du roman, certaines libertés ont parfois été prises avec la réalité historique. Dans un tel cas, les notes marginales seront utiles pour rétablir l'exactitude des faits, détournés à bon escient pour le plus grand plaisir du lecteur.



Figure 1 – " Alors qu'elle s'apprêtait à gravir les deux dernières marches de la diligence, elle entendit la cloche de l'église retentir douze fois. Il était midi, ce jour d'avril 1834. "

Prologue

Paris, avril 1868...

Il est tôt. La nuit enveloppe encore la ville qui, doucement, se drape d'un léger voile blanc. Cette humidité, mêlée à la fumée noire qui s'échappe du haut des toits, me rappelle un tableau que ma mère accrochait au mur. Ce même brouillard joliment peint avec, derrière, ces ombres noires qui semblaient vouloir s'échapper. « Les journaliers » disait-elle !

Ces hommes et ces femmes qui gagnaient leur salaire à la journée en travaillant dans les champs dès les premières lueurs de l'aube. C'est étrange comme certaines choses nous reviennent parfois. Elles semblent toujours vouloir nous ramener vers des temps révolus que l'on aimerait retrouver.

J'entends des pas qui s'approchent. Peu importe. Je continue de serrer ma plume, péniblement, avec cette main droite qui me fait si mal. Je cherche mes mots. Il me reste tant de choses à dire, et si peu de lignes pour les écrire... En aurai-je seulement le temps ?

La porte s'ouvre et voilà qu'apparaît la silhouette d'un homme que je redoutais d'apercevoir. La lampe à huile qui, la première, franchit le seuil, révèle pleinement l'identité de cette sinistre apparition. Lugubre, froide, avec cette assurance de celui qui pense regarder de plus haut. Et puis cette odeur, infecte, que diffuse l'huile de baleine en brûlant me rappelle, tel Jonas prisonnier du cachalot, qu'il est pénible de vouloir échapper à son passé. Et qu'il est amer de supplier sans être entendu. Et pourtant je suis calme.

Je m'abandonne au souvenir de ce dimanche matin où je vis Osanne pour la première fois. Elle portait cette robe rouge à fleurs. Son haut de soie blanche, ample, abritait un parement de dentelles finement brodées sur lequel se croisaient les deux revers du tablier noir. L'écharpe de dentelle marron orangé complétait la chemise d'un agrément des plus raffinés. La coiffe de feutre noir, longue et ciselée, offrait à cet ensemble la plus jolie des couronnes...

« Mondariso ! »

La voix sombre de cet homme qui venait d'entrer suffit à me ramener à la réalité. « Mondariso », tel était le sobriquet dont il m'avait affublé. Il traduisait le mépris qu'il avait pour les gens de ma condition. De celle, pourtant, que ma mère affichait avec fierté.

Elle venait de la région de Vénétie en Italie. Elle en était partie pour mêler son destin à celui des autres jeunes femmes, venues de partout vers cette région du Piémont, où les rizières leur permettaient, sinon de gagner leur indépendance, au moins de gagner leur pain. Et ce pain, ma mère le gagnait à la sueur de son front. À 15 ans, elle avait quitté son village natal pour emprunter un chemin qui la conduirait vers la petite ville de Verceil. Son père était mort alors qu'elle n'avait que 2 ans. Elle ne conservait de lui que la marque qu'il avait inscrite sur le cuir de la valise qu'elle emmenait avec elle. 'PP'. Padre² Pietro.

Cette valise était robuste. Autant que les mains de son père. Il parlait peu mais ses mains parlaient pour lui. Il était ouvrier tanneur puis devint expert dans le travail du maroquin. C'est avec cette peau résistante, agréable au toucher, qu'il avait confectionné cette valise aux coutures raffinées. Cet homme était riche de son talent et fier de l'amour intact de sa femme qu'il avait su préserver durant toutes ces années de dur labeur. Il perdit la vie à Novare en avril 1821, lors des mouvements libéraux qui secouaient déjà le pays.

Sa femme avait grandi dans les plaines agricoles de Vénétie qu'elle n'avait jamais quittées. Elle travaillait la terre aussi bien que le tissu. L'agilité de ses mains servait la cause commune. Pour un demi *soldo*, elle rendait service aux ouvriers agricoles en réparant les vêtements qu'ils lui apportaient. Ce n'était pas la richesse bien sûr, mais cet appoint lui permettait parfois de s'offrir ce petit pain fantaisie, long, à bouts ronds, orné de marques tracées au clou. Elle mourut de la pellagre³ à l'âge de 37 ans, alors que sa fille, Caterina, allait avoir 15 ans. L'absence de foyer fit partir cette enfant à la recherche d'un nouvel horizon. Elle s'éloignait avec pour tout héritage sa valise, une force morale hors du commun,

et l'espoir de trouver un jour le même amour que celui qui avait uni ses parents.

Chapitre I

Le départ

Tandis qu'elle posait le pied sur la première marche de la diligence, Caterina sentit une émotion l'envahir. Une émotion teintée de mélancolie. Car malgré sa jeunesse, elle savait qu'elle quittait pour ne jamais y revenir le lieu qui l'avait vue naître. Elle s'arrêta un instant et posa une dernière fois son regard sur le clocher de Montebelluna. Celui-ci trônait fièrement sur la petite église Santa Maria. La *pietra d'Istria*⁴ dont il était fait brillait à la lumière du soleil qui culminait à l'horizon. Il fut édifié par les hommes de cette terre et témoignait de leur foi en un Dieu auquel elle ne croyait plus. On eût dit que ce clocher qui penchait légèrement sous le poids de son grand âge était soutenu par l'imposant mélèze qui lui faisait face. Caterina était venue se réfugier auprès de ces deux géants le jour où sa tendre Rosalba retourna à la poussière. Les larmes qu'elle versa auprès d'eux ce jour-là, elle les offrit en souvenir de sa mère et par colère envers Dieu.

Pourquoi ce Dieu d'amour, célébré en un lieu consacré par la dévotion des hommes, lui avait-il pris sa maman ? Cette mécréance naissante ne fit pourtant pas oublier à Caterina ce que la foi de sa mère lui avait apporté.

À cet instant, elle serra fort dans sa main les quelques pièces qui lui restaient encore, après s'être acquittée du règlement de la somme perçue par le cocher. Trois *soldi*⁵ que le prêtre lui avait refusés, car trop indigents pour offrir à Rosalba l'honneur du dernier sacrement. Ces pièces n'ouvriraient peut-être pas les portes du Royaume céleste, mais elles permettraient à Caterina d'ouvrir celles d'une vie nouvelle. Alors qu'elle s'apprêtait à gravir les deux dernières marches de la diligence, elle entendit la cloche de l'église retentir douze fois. Il était midi, ce jour d'avril 1834.

La diligence l'emportait vers la ville de Vérone. Les mouvements de

l'attelage, tiré par quatre chevaux sur les routes caillouteuses de la *Pieve*⁶, donnaient aux passagers le sentiment et la crainte que tout l'ensemble ne chavire d'un côté ou de l'autre. Redoutant de perdre le peu qu'elle possédait, Caterina serrait fort contre sa poitrine la valise de cuir qui la rattachait à son récent passé. Elle y avait soigneusement rangé boutons, fils à coudre, galons, patrons, bandes en biais, parmentures, emmanchures, encolures, tout ce que sa mère, telle la couturière peinte par Velázquez⁷, savait utiliser à la perfection. Et par ce fil mystérieux qui relie souvent les vivants à leur ascendance perdue, elle avait hérité de ce don.

Cinq autres passagers l'accompagnaient durant son premier voyage. Dans la cabine spacieuse de cette diligence de modèle allemand, Caterina avait pris place dans la partie centrale, sur la rotonde. Elle était confortable, recouverte d'un tissu de velours lie-de-vin qui, sur l'instant, s'accommodait parfaitement avec la rougeur de son teint. Car, si la célérité de leur déplacement lui faisait peur, elle s'imaginait surtout être l'objet de toutes les attentions, assise tel un prisonnier au milieu de ses gardiens. Pourtant, ses compagnons de voyage ne semblaient guère lui prêter attention.

À ses côtés s'était installée une femme, dont elle n'aurait su dire si elle était jeune ou âgée. La seule chose qui ne put échapper au regard de Caterina, elle qui était si fine et naturellement belle d'apparence, furent les dimensions gargantuesques de cette femme, que même l'œil le plus affuté de la meilleure des couturières n'aurait pu mesurer. Et Caterina s'amusa de constater que la voix de cette femme fût à la mesure de son embonpoint. Large et spacieuse. Sa robe de mousseline, d'un style néo-classique désuet depuis la chute de l'Empire français, était enrichie de manches bouffantes et d'une parmenture venant consolider l'ensemble. Elle couvrait une crinoline trop longue et mal taillée. Un corset que l'on pouvait deviner soutenait une poitrine généreuse.

Un *bibi*⁸ fleuri, dont les bandeaux recouvraient en partie les oreilles, cachait son chignon mal tressé. L'écharpe de cachemire dont elle se parait avec